



# Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző: .....

Cím: *Lettre de Hongrie*

Forrás: .....

*Le Temps*

*Paris*

*1926. 12. 21.*

(Hely)

(Idő)

(Köt. v. füz.)

Osztályozás

Tárgy

*916.2*

Hely

Idő

*1926*

Személy

## LETTRÉ DE HONGRIE

(De notre correspondant particulier)

Budapest, décembre.

La transformation de Budapest. — Les autobus. — La disparition du cheval. — Les emprunts étrangers.

Un coup de baguette magique semble avoir, pendant ces derniers mois, transformé la ville de Budapest.

Plus de ces façades lépreuses et lézardées qui reflétaient l'abandon et la misère, plus de crevasse sur la chaussée, plus de pavés disjoints, repaires d'immondices. Les façades des maisons sont maintenant lisses et nettes, la chaussée est unie, les grands hôtels, les grands cafés ont rajouté et embelli leur mobilier et leur devanture; sur les terrains vagues de nouvelles maisons de rapport à cinq ou six étages s'édifient, des échafaudages se dressent dans toutes les rues, des chantiers de construction, des travaux de canalisation, de réfection de la chaussée, des voies de tramways se rencontrent un peu partout; bref, on a l'impression que commence, pour le bien-être des habitants de Budapest, une ère nouvelle de confort et de prospérité.

Les grandes artères de la ville sur lesquelles, par un souci d'esthétique bien compris, il n'a pas été jeté de rails de tramways ni de trolleys aériens, sont sillonnées par de puissants autobus, les plus beaux et les plus confortables que puisse se vanter de posséder une capitale européenne, car on n'en voit de pareils ni à Vienne ni à Paris. Ce sont de véritables mastodontes longs comme des transatlantiques, bas comme des voitures automobiles de course, à roues amovibles montées sur d'énormes pneumatiques glissant sans bruit sur la chaussée comme les plus luxueuses limousines. Ces titans ne font trembler ni les rues, ni les maisons; leur passage silencieux, et pour ainsi dire ouaté, vous fait songer à d'autres capitales où les autobus mènent le tapage infernal que l'on sait, ébranlant, avec la chaussée et les habitations,

les nerfs des passants, et regretter que ces grandes villes ne suivent pas l'exemple de Budapest.

Une autre observation que peut faire le promeneur qui a connu le Budapest d'autrefois, c'est que le moteur a vaincu le cheval. Cette victoire a été longue à obtenir, dans cette cité, une des dernières citadelles de l'hippisme, où l'on voyait de si beaux attelages, de si magnifiques spécimens de la race chevaline conduits par des cochers graves et fiers sur leur siège, le visage barré d'une longue moustache flottant au vent de la course rapide de leurs chevaux. Ils portaient un costume très pittoresque, le chapeau rond à bords roulés surmonté d'une plume retombant dans le cou, le dolman rouge ou bleu à boutons d'argent, la culotte étroite, et les hautes bottes noires. On ne les rencontre plus guère maintenant qu'en province où encore quelques magnats, jaloux des traditions, tiennent à leur conserver la livrée nationale. Les autres cochers disparaissent aussi. Parmi eux, les propriétaires de fiacres à deux chevaux méritent un souvenir.

Dans la hiérarchie des automédon, ils formaient une caste spéciale; leurs attelages pouvaient rivaliser pour les soins, le harnachement et l'appareillage avec ceux des aristocrates et des financiers; aussi en étaient-ils très orgueilleux. On les trouvait à des stations spéciales, séparées des fiacres à un cheval, pour lesquels ils n'avaient pas assez de mépris, auprès de fontaines où des valets d'écurie gardaient et soignaient leurs chevaux. Quant à eux, ils se contentaient de monter sur leur siège lorsqu'un client se présentait. On conçoit que de tels personnages ne pouvaient demander pour une simple course que des prix exorbitants; toute discussion avec eux était d'ailleurs inutile, et on restait désarmé lorsqu'ils vous toisaient d'un air de pitié entaché d'un certain mépris, vous montrant du fouet leurs chevaux, avec l'air de vous dire que le luxe d'un tel attelage ne saurait jamais être payé trop cher. Malgré tout, ces dernières années, leurs affaires périclitaient et aujourd'hui ils ont presque tous disparu. Seuls subsistent encore quelques fiacres plus modestes entraînés par un seul cheval, maigre, étique, efflanqué; concurrencés par des taxis-autos plus rapides, plus confortables et moins coûteux, leur existence ne sera plus de longue

durée. Ils errent, ces pauvres fiacres, lamentables, chassés de leurs stations par les taxis de toutes dimensions, de toutes marques, parmi lesquelles la construction française est largement représentée.

Les travaux publics entrepris par l'Etat, la municipalité de Budapest, les comitats et les villes de province ont diminué sensiblement le nombre des chômeurs. « Quand le bâtiment va, tout va », ce dicton populaire français s'affirme vrai aussi en Hongrie. Aussi ne parle-t-on plus d'assainissement financier, mais de reconstruction. Le ministre des finances peut, six mois après la cessation du contrôle financier, annoncer une réduction générale des impôts qui atteindra la somme de 40 millions de pengos. C'est un coquet et rapide résultat, et quel est le pays d'Europe qui pourrait se vanter, à l'heure actuelle, d'offrir à ses contribuables l'allègement de leurs charges? La confiance est revenue, aussi la Hongrie est-elle devenue la nation à la mode en Amérique et en Angleterre pour le placement des capitaux. Les capitalistes étrangers, surtout Anglais et Américains, se disputent avec apreté le marché hongrois, et ne croyez pas que les taux d'intérêt soient très alléchants; ils ne dépassent pas 7 0/0 à 8 0/0, mais ces magnats de la finance savent qu'ils prêtent leur argent à un pays où ils n'auront à craindre ni les réactions du fascisme, ni les convulsions du communisme : cette garantie les séduit.

On ne saurait répéter assez que l'ordre régnera en Hongrie tant que le régime actuel sera au pouvoir; après lui, ce sera un saut dans l'inconnu. L'expérience politique de ces dernières années a montré qu'il se rencontre un jour, pour conduire les destinées d'une nation, certains chefs de gouvernement irremplaçables; l'adage « personne n'est indispensable » semble contourné par les faits en politique. Depuis cinq ans, les rênes du gouvernement n'ont pas changé de main en Hongrie, ce pays n'a pas fait les essais funestes qui sont venus troubler l'existence d'autres Etats. Sans doute, l'étranger peut-il formuler beaucoup de critiques sur le régime actuel, lui reprocher un certain autocratisme, souhaiter pour ce pays une liberté plus grande d'opinion et de

presse, l'introduction du scrutin secret universel, mais le Hongrois voit la somme des biens acquis et se déclare, en général, satisfait. Les services publics fonctionnent normalement, les chemins de fer marchent sans accident, le téléphone répond rapidement sans trop d'erreurs, les moyens de transport en commun, qui se multiplient, sont confortables et même luxueux, la monnaie est stabilisée, la Bourse des valeurs commence à remonter; enfin, les impôts qui pesaient si lourdement sur la population vont diminuer. La situation des petites gens va être allégée. Interrogez ces derniers, et vous constaterez avec une certaine surprise que dans ce pays où autrefois tout le monde, depuis le grand financier jusqu'au plus petit commissionnaire posté au coin de la rue coiffé de sa casquette rouge, faisait de la politique, le peuple ne paraît plus s'en soucier. L'opinion populaire est, pour ainsi dire, le pouls où se perçoit le degré de fièvre d'une nation; elle est calme. — *René Le Go.*